Zeitschrift: Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse
Band: 45/1954 (1954)

Artikel: De bons livres pour les enfants entre douze et quinze ans : d'après les résultats d'une enquête sur les lectures des enfants tessinois

Autor: Colombo, Felicina

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114239

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De bons livres pour les enfants entre douze et quinze ans

(D'après les résultats d'une enquête sur les lectures des enfants tessinois)

Introduction

Il est facile de suggérer le titre d'un livre à un élève de neuf ou dix ans, car tous les enfants de cet âge aiment passionnément revivre les aventures célèbres de Pinocchio et de Peter Pan, de Mary Poppins et de Cendrillon, de Nils et du Petit Prince. De même, il est facile d'indiquer de bons livres à un jeune homme, car sa maturité morale et intellectuelle lui permet de s'approcher des mêmes sources que l'adulte. Au contraire, il est difficile de choisir les lectures pour cette catégorie spéciale de lecteurs très avides, très exigeants, que sont les enfants entre douze et quinze ans. Celui de l'adolescence est en effet un moment très délicat, où l'enfant est tour à tour homme et enfant ; mieux, où, tout en n'étant plus un enfant, il n'est cependant pas encore un adulte. En ce qui concerne les lectures, c'est le moment où l'adolescent — poussé par des besoins nouveaux et, de ce fait, par des curiosités nouvelles — n'aime plus le conte de fée, qui satisfaisait pleinement son imagination enfantine, mais n'est pas en mesure, sauf de très rares exceptions, de goûter les livres des adultes. Vis-à-vis des aspirations très souvent confuses de cet homme-enfant, qui est en même temps un enfant-homme, les parents et les maîtres ne savent pas toujours se tirer d'affaire. Tel père ou telle mère, craignant la réalité, s'efforce de prolonger l'enfance autant que possible et de la garder enfermée dans le jardin enchanté des fées, des petits nains et des sorcières. D'autres éducateurs, au contraire, hantés par le souci de faire aussi vite que possible un adulte de leur élève, présentent au jeune lecteur des œuvres qui — bien souvent — font haïr le savoir sous prétexte d'instruire, et haïr la vertu sous prétexte d'éduquer.

D'autres éducateurs, finalement, faute de savoir résoudre le problème, préfèrent l'ignorer, tout simplement, et laissent l'enfant lire ce qu'il veut, juste au moment de la vie où l'on est prêt à suivre toute invitation, celle-là même qui exige un guide affectueux et intelligent.

Nous connaissons tous les conséquences de ces attitudes des adultes : d'une part, le désordre dangereux (moral aussi bien qu'intellectuel) des lectures juvéniles ; d'autre part, l'augmentation constante de ceux qui (jeunes gens et adultes) ne demandent à la lecture qu'un passe-temps banal, une satisfaction morbide, des connaissances superficielles.

Nous allons donc centrer notre attention sur les années qui marquent le passage de l'enfance à l'adolescence et sur les livres qui répondent aux besoins psychologiques de cet âge ingrat et passionnant à la fois. Dans le but de poser la question des lectures sur une base concrète et de trouver des solutions adéquates aux intérêts des adolescents, nous avons demandé et obtenu la collaboration des jeunes mêmes. Les élèves (filles et garçons) du deuxième degré de l'enseignement primaire ont été invités à répondre, avec le maximum de liberté, à une quinzaine de questions touchant leurs lectures habituelles. Grâce à l'aide des inspecteurs scolaires et des directeurs du gymnase, il a été possible d'atteindre quelque 2000 élèves, à la campagne et à la ville, à la montagne et dans la plaine, dans des écoles disposant toutes d'une petite bibliothèque. Il a été possible de recueillir une documentation fort intéressante, dont la valeur, il va de soi, n'est pas déterminante, dont les résultats ne sont pas définitifs, mais qui, cependant, correspond fidèlement à la réalité psychologique des enfants.

Cette introduction faite, nous abordons le premier point du sujet, à savoir :

Est-il nécessaire que l'on s'occupe des lectures des adolescents ?

Les résultats de notre enquête prouvent d'une façon claire l'urgence d'une action intelligente en faveur des bonnes lectures. Ceci dans le but de neutraliser le danger croissant des mauvais livres ; de venir en aide aux parents dans leur contrôle ; de satisfaire l'intérêt des jeunes pour la lecture.

1. *Il faut d'abord neutraliser le danger que la mauvaise presse présente*

Tout de suite après la guerre, notre pays — la Suisse romande et la Suisse italienne en particulier — a été inondé, submergé par un fleuve débordant et boueux de mauvaises brochures, de mauvaises revues, de mauvais livres. Tous — la famille, l'école, les autorités civiles, les autorités religieuses, les associations culturelles, les différents patronages — nous nous sommes efforcés d'opposer un barrage à ce fleuve dangereux. On a proposé l'adoption de lois sévères, l'application de sanctions, une limitation de l'importation : on a même

demandé l'introduction d'un contrôle sur toute publication destinée à la jeunesse (il s'agit d'une mesure que l'Italie vient d'adopter). Nous demeurons assez sceptiques vis-à-vis de ces propositions. A part le fait qu'elles constituent une atteinte sérieuse à la liberté de la presse et, par conséquent, à la liberté tout court, il s'agit de mesures qui n'atteignent pas le mal dans ses racines profondes. Nous savons tous qu'il est possible d'éluder la loi, si l'on est sans scrupule. Nous savons tous que, en matière d'éducation, les procédés coercitifs provoquent une attitude qui a l'apparence de la soumission, mais qui en réalité n'est que de la passivité ou de la rébellion latente. Nous savons tous qu'il suffit très souvent d'interdire telle ou telle lecture aux enfants pour que le livre exerce sur eux cette suggestion, cet appel irrésistible qui a toujours été l'apanage du « fruit défendu ».

La seule manière vraiment efficace de combattre le Mal est celle de lui opposer le Bien. La seule manière de combattre la presse malsaine est celle de lui opposer une presse saine. Sans arrêt. Avec plus de conviction, avec plus de courage que jusqu'ici. Surtout, avec plus de psychologie. C'est ce qui ressort avant tout des résultats de notre enquête. On a invité les enfants à nous dire *le titre du journal pour les jeunes qu'ils préféraient.* L'on s'attendait à ce qu'ils choisissent l'une des revues que l'on publie pour eux au Tessin: *Girotondo* ou *Semi di Bene.* Eh bien : le 3 % seulement des enfants déclare que son journal préféré est *Semi di Bene* (la revue pour les jeunes subventionnée par Pro Juventute et comptant un grand nombre d'abonnés !) le 12,5 % seulement choisit *Girotondo* ; le 15 % des lecteurs déclare ne pas avoir de préférence et avoue que les journaux pour la jeunesse ne les intéressent pas ou ne les intéressent plus ; le 69,5 % des enfants préfère aux journaux tessinois les revues et les brochures venant d'Italie (*Topolino, Pecos Bill* et *Paperino* en tête), à cause de leurs illustrations, de leurs personnages dynamiques, de leur présentation vivante.

Quant aux éditions suisses pour la jeunesse qui sont publiées dans le but de donner aux enfants le goût des bonnes lectures, on ne peut pas dire qu'elles jouissent de la sympathie qu'elles méritent. Bien que chaque commune soit obligée par le Département de l'Instruction publique de distribuer gratuitement deux brochures E.S.J. par année à chaque enfant, la vente s'avère parfois laborieuse. On a demandé aux enfants :

Si tu avais 60 centimes et si tu pouvais choisir, qu'achèterais-tu ? une brochure E.S.J. ou une petite brochure illustrée ?

Les réponses ont été les suivantes :

le 4,5 % des enfants : rien du tout ;
le 33 % : une brochure E.S.J. ;
le 46 % : une brochure illustrée italienne *(Topolino* ou *Paperino),*

parce que les E.S.J. sont « très souvent ennuyeuses, et ressemblent par trop aux textes scolaires ».

La plupart des enfants montrent donc très peu d'intérêt pour notre presse juvénile. C'est qu'elle a de très bonnes intentions, mais les bonnes intentions ne suffisent pas. Il faut que — à côté des bonnes intentions — ceux qui s'occupent des publications pour les jeunes possèdent le dynamisme, l'esprit d'aventure, le sentiment poétique, l'envol qui sont indispensables. Nous sommes quelques-uns en Suisse rêvant d'un illustré pour les jeunes, dont les clichés seraient les mêmes pour les éditions dans les trois langues, dont certains articles seraient les mêmes pour tous et dont quelques pages seraient le miroir de la vie régionale ; un illustré, en un mot, obéissant à notre constante essentielle : l'unité dans la diversité. Il s'agit d'un rêve : et il faudra bien des années avant qu'il ne se réalise. En attendant, tâchons de bien dépenser le peu d'argent que nous avons : efforçons-nous d'améliorer nos journaux pour les enfants, de rendre de plus en plus intéressantes les publications des E.S.J., d'en faire des œuvres de poésie bien plus que d'érudition. C'est seulement de cette manière que nous opposerons à la presse malsaine un barrage efficace.

Le deuxième but à atteindre par notre action est celui qui consiste à

2. *Aider la famille dans sa tâche éducative*

Il y a des parents qui (à cause de leur travail ou de l'organisation même de l'école) ne connaissent que de vue les maîtres de leurs enfants. Il y a des parents qui s'adressent au directeur de l'école uniquement quand ils croient devoir protester contre l'excès de sévérité de tel ou tel professeur. Il y a beaucoup de parents qui ignorent complètement ce qui se passe dans la pensée et dans le cœur de leurs enfants pendant la crise de l'adolescence.

Faute de temps ? Indifférence ? Ignorance ? Excès de confiance dans les moyens dont dispose l'école ? C'est très difficile à dire. Mais c'est un fait que la carence familiale en matière d'éducation est de plus en plus évidente. Nous constatons chaque jour que beaucoup d'enfants habitent avec leurs parents sous le même toit, partagent les mêmes repas, mais ne vivent pas « ensemble » : tout au plus vivent-ils « parallèlement ».

Cette carence de la famille — de beaucoup de familles — est soulignée par les réponses que les enfants ont données à la question suivante :

Est-ce que tes parents s'intéressent à tes lectures ?

Le 12,4 % des enfants : non, jamais, absolument pas (le pourcentage atteint le 21,2 dans des classes de garçons) ;

Le 15,6 % : peu, très peu, parfois, presque jamais ;
Le 71,6 % : oui.

Cela signifie qu'un tiers des adolescents lit ce qu'il veut, tandis que les deux tiers sont l'objet d'un contrôle qui est toutefois rarement intelligent et sérieux. En effet, de l'aveu des enfants, trop de parents limitent leur surveillance à la lecture d'une ou deux pages du livre, parfois du titre, simplement. Trop de parents n'aiment pas les bonnes lectures et sont eux-mêmes des lecteurs avides de brochures stupides et malsaines. Trop de parents estiment qu'il faut être « modernes », d'esprit large, et permettent aux enfants des lectures audacieuses (les fillettes d'un de nos gymnases ont signalé les livres suivants parmi ceux dont elles avaient été le plus frappées : *Autant en emporte le vent, Petit monde moderne, La chartreuse de Parme, La main de la morte, Pour qui sonne le glas* : autant de romans lus par des fillettes au-dessous de quatorze ans avec la permission de leur mère).

Oui, il s'agit d'exceptions. Mais, même parmi les parents consciencieux, combien sont-ils ceux qui ont le temps et la préparation qu'il faut pour guider les enfants dans le choix des lectures ?

Tous les moyens doivent être employés pour renseigner les parents sur les bons livres : les journaux, la radio, le film, des expositions itinérantes. A Zurich on publie, avec l'appui de Pro Juventute, un bulletin d'information concernant les livres pour la jeunesse au fur et à mesure qu'ils sortent de presse ; au Tessin, chaque mois depuis des années, de bons livres sont présentés aux enfants au micro de la R.S.I. ; en outre, le bulletin pédagogique officiel oriente les éducateurs dans le labyrinthe des publications nouvelles. Donc, renseigner d'abord les parents et les éducateurs. Ensuite, faire de chaque école un centre de bonnes lectures, un moyen d'éducation des jeunes et de rééducation des grandes personnes. Une organisation est là, à la portée de tous, vivante, bien outillée : la B.P.T. (Biblioteca per tutti). Grâce à ses moyens et à ceux offerts par des institutions similaires, il est possible à chaque instituteur, à chaque famille d'atteindre le troisième but de notre action, à savoir, de

3. *Satisfaire pleinement l'intérêt des enfants pour la lecture*

Les enfants d'aujourd'hui lisent beaucoup moins que les enfants d'il y a vingt ans. C'est un fait qui s'explique aisément : ce que les enfants d'il y a vingt ans recherchaient et ne trouvaient que dans les livres, est offert aux enfants d'aujourd'hui par des moyens prodigieusement différents : la radio, le cinéma, le journal, les spectacles, les voyages, les camps de vacances, le scoutisme, le sport, la télévision. Cependant, l'enfant d'aujourd'hui, tout comme l'enfant d'hier, de son aveu même, aime la lecture.

Aimes-tu lire ? avons-nous demandé. Et les enfants de répondre :

Le 1,8 % : non ;
Le 1,7 % : peu, très peu ;
Le 29 % : assez, suffisamment ;
Le 33,5 % : oui ;
Le 34 % : beaucoup, passionnément, énormément, par-dessus tout.

Le 67,5 % : des enfants aime lire. Et ils aiment toute lecture, même si elle demande un effort patient et prolongé.

Que préfères-tu ? a-t-on demandé : les petits contes, les recueils de morceaux choisis, ou bien les romans, les aventures de longue haleine, les récits s'étalant sur tout le livre ?

Voici les réponses obtenues :

Le 3 % des enfants : aucune préférence ;
Le 10 % : les récits très brefs, les contes, les morceaux choisis ;
Le 87 % : les longs récits.

Cette préférence témoignée par les enfants devrait nous faire envisager la possibilité d'employer à l'école — à côté des recueils de morceaux choisis — un roman, une biographie, un récit de longue haleine que l'on lirait ensemble, tout simplement pour jouir de cette joie exquise que nous donne la lecture d'un « *beau texte* ».

Et nous voilà au cœur même de la question :

II. — Qu'est-ce qu'un beau livre ?

C'est le livre qui « appelle » l'enfant par sa *présentation typographique*. C'est le livre qui *le rend meilleur*. C'est le livre qui satisfait ses *besoins intellectuels et affectifs*.

Le rôle que joue la présentation typographique est de toute première importance : les enfants choisissent leurs livres d'après le titre émouvant, la couverture attrayante, les belles gravures ; en outre il leur faut des caractères d'imprimerie bien clairs et suffisamment grands car la plupart d'entre eux lisent le soir (le 62 %), très souvent au lit (le 33 %). Le bon démarrage étant assuré par la présentation extérieure, il faut que le livre rende l'enfant meilleur. C'est une remarque qui, au premier abord, peut paraître superflue, mais qui toutefois mérite une analyse attentive.

C'est un terrain, que celui de la littérature soi-disant éducative, où toutes sortes de mauvaises herbes ont poussé. La plus tenace, la plus enracinée entre toutes c'est *la terreur*. C'est sur la terreur, sur le châtiment parfois atroce qu'est centrée la littérature enfantine proprement dite et ce qui, de la littérature pour les adultes, est du

domaine de l'enfant (légendes, contes, romans populaires). Il suffit que nous ouvrions tel ou tel recueil puisé au folklore pour que nous nous heurtions à toutes sortes d'atrocités : les enfants sont jetés en pâture aux ogres, les plus belles jeunes filles sont offertes à la « bête », les marraines empoisonnent leurs filleules, les sorcières guettent les petits enfants égarés dans les bois pour les engraisser, les rôtir et les croquer... C'est une fresque macabre où chaque peuple, à travers les âges, a laissé les traces de ses frayeurs, de son ignorance, de ses superstitions. Il s'agit d'une littérature négative aussi bien au point de vue de l'éducation individuelle, souci de l'éducation ancienne, qu'au point de vue de l'éducation sociale, préoccupation de l'école moderne. Et ceci pour des raisons différentes. Tout d'abord parce que nous savons tous qu'il n'est pas possible d'éduquer véritablement par la peur. Ensuite, parce que nous sommes convaincus qu'une littérature présentant ce que chaque peuple a de beau et de bon, favorise la compréhension humaine et constitue un moyen de rapprochement affectif et esthétique plus efficace que maintes leçons arides de géographie ou de civisme. Enfin, parce que nous savons (à cause de ce phénomène psychologique qui pousse toute pensée à redevenir ce qu'elle a été, c'est-à-dire « action »), que les pensées généreuses sont à l'origine d'actes généreux, alors que les pensées et les images atroces peuvent se traduire, à un moment crucial de la vie où nous perdons le contrôle de nous-mêmes, dans des gestes de haine. C'est l'avis des psychologues. C'est en particulier l'avis de ce savant allemand qui — s'efforçant d'analyser les raisons qui ont poussé ses compatriotes aux atrocités des camps de concentration — indique parmi les causes lointaines, indirectes et possibles du sadisme, certaines horreurs de la littérature populaire germanique. Des visions horribles, transformées par le pouvoir magique de l'art, sont accueillies par les enfants et par le peuple et enfouies dans cette zone crépusculaire de l'âme qu'est le subconscient. Les enfants et le peuple paraissent les oublier, mais vienne un désarroi total, viennent la faim et l'écroulement de tout espoir, vienne une panique soudaine, et le geste inhumain est là, parce que, avant d'être accompli par la main de l'adulte, il a été « accepté », « admis » par l'imagination, par le cœur, par la pensée de l'enfant et du peuple. C'est exagéré, peut-être. Mais il est toutefois certain que, ainsi que nos actes, nos pensées nous suivent, et les images de notre enfance et les rêves de notre adolescence. C'est pourquoi nous soulignons la valeur humaine d'une littérature puisant sa force éducative dans la confiance, dans la joie, dans tout ce que chaque peuple nous a transmis de beau, de bon, de grand. Résoudre ce problème c'est commencer de réaliser cette ronde heureuse où tous les enfants du monde se donnent la main, libérés de la crainte, unis par la bonté.

Mais il ne suffit pas qu'un livre soit bien imprimé et qu'il poursuive un but éducatif — il faut, surtout, qu'il sache répondre aux questions

innombrables de l'enfant, celles qui se rattachent au phénomène le plus caractéristique de l'adolescence : l'intérêt passionné pour sa propre personnalité. C'est un phénomène qui pousse en quelque sorte l'adolescent à se détacher du monde extérieur pour se replier sur son âme, pour se complaire dans l'analyse de ce monde nouveau, riche en possibilités nouvelles, qu'il sent mûrir en lui. Le garçon (et peut-être plus encore la fillette) marque une tendance très nette à s'isoler, à rêver, à se nourrir d'aspirations, à s'obstiner dans une sorte de « ruminations » intérieure. C'est à ce puissant intérêt tourné vers l'exploration du Moi que se rattachent quelques besoins, puissants aussi, que l'adolescent cherche à satisfaire par tous les moyens. Ce sont : un très grand besoin affectif ; un très vif besoin social ; un besoin impérieux de justice ; la naissance de l'intérêt pour l'art ; le développement parfois débordant de l'imagination ; le besoin d'essayer ses forces. Le rôle que la lecture joue dans la satisfaction de ces besoins et dans leur « décantation » est, de l'aveu même des enfants, de toute première importance.

Le besoin affectif

L'enfant aime les états d'âme intenses et il les recherche dans tous les récits à la charge émotive puissante ; citons, parmi les préférés : *Du Cœur*, *Les Misérables*, les aventures à la Salgari ou à la Verne, où le protagoniste connaît toute sorte de dangers, les personnages à la vie audacieuse et aux exploits extraordinaires, depuis Robinson jusqu'à Tarzan, depuis Ulysse jusqu'à Christophe Colomb...

Le besoin social

Il pousse l'enfant à partir de douze ans en dehors du cercle familial, vers les jeunes gens de son âge, vers des formes nouvelles de vie collective : la classe, le clan, l'équipe, la patrouille scoute. C'est ce même besoin qui fait aimer à l'enfant les livres qui relatent des exploits de jeunes gens aux prises avec des difficultés en apparence insurmontables et vaincues par le courage et l'ingéniosité : *I figli della ferrovia*, *I ragazzi della Via Pal*, *Il romanzo di un cattivo soggetto*, *Città di ragazzi*, *Capitani coraggiosi*...

Le besoin de justice

C'est un sentiment favorisé par le besoin de l'enfant de se replier sur lui-même et, en même temps, de communiquer avec autrui. Il éprouve une pitié très vive pour la souffrance surtout quand elle est la conséquence de l'injustice sociale. Aussi aime-t-il les livres où l'injustice sociale est dénoncée et punie : *Sans famille*, *Incompris*, *La case de l'oncle Tom*, *Le Petit Chose*, *Les Voyages de Gulliver*, *I Promessi Sposi* et bien des pages tirées de la littérature réaliste : de Balzac et de Verga.

L'intérêt pour l'art

Naturellement, il s'agit d'un intérêt bien plus romantique que classique ; l'art est en effet senti comme l'expression d'un état d'âme subjectif, comme un moyen miraculeux de communication plutôt que comme beauté formelle. Mais c'est grâce à cet intérêt que les grands poèmes deviennent accessibles aux jeunes, à condition toutefois que l'adulte sache choisir : Homère, Virgile, Dante, Ariosto, Corneille, Racine, Gœthe, Shakespeare...

Le développement de l'imagination

C'est le besoin de s'idéaliser soi-même et de projeter sur un plan de perfection ses aspirations confuses. C'est le besoin de se proposer un idéal et de l'aimer avec transport. C'est l'admiration pour celui qui personnifie cet idéal : *le héros*. L'adolescent a besoin du héros, car le héros, qui représente l'être exceptionnel qu'il voudrait être, est en quelque sorte la pierre de touche de ses rêves et de ses forces. Voilà pourquoi les adolescents aiment les biographies et toutes les vie romancées. Ce qu'ils aiment dans le héros, ce n'est pas tant son mérite objectif, que tout ce qui dans sa vie est exceptionnel, sa renommée et surtout l'admiration qu'il soulève sur son passage. Les enfants ont été invités à signaler un personnage qu'ils considèrent comme étant très important et dont ils aimeraient connaître la vie. Ils ont répondu par un véritable feu d'artifice où chaque petite étoile est un nom chargé de gloire, de mystère, de dynamisme : Koblet et Ulysse, Jeanne d'Arc et Tarzan, Picard et Chopin, Verdi et les vainqueurs de l'Everest...

Le besoin d'essayer ses forces

C'est une sorte de jeu merveilleux où le Moi, ce monde de possibilités latentes, s'attaque à tous les problèmes, brave tous les obstacles, envisage toutes les situations, telle une aiguille cherchant le nord. C'est une alternance rapide d'intérêts différents, une dispersion énorme de forces, un miroitement de lumières divergentes, une curiosité tumultueuse qui n'a jamais le caractère patient et systématique de l'analyse, mais plutôt la force débordante d'un fleuve faisant irruption dans une plaine sans limites ou l'élan fou d'une chevauchée dans le désert, à la poursuite de mirages changeants. Ce bouillonnement de curiosités et d'intérêts se manifeste dans les thèmes que les enfants ont proposés eux-mêmes pour de nouvelles brochures E.S.J. Il nous montre que, pratiquement, il n'existe pas de problème qui fasse peur aux enfants, pas d'abîme qui leur donne le vertige, pas de sommet qui ne les attire, pas de mystère qui les effraye ; la Vie entière les appelle et sa voix de sirène est une magnifique « invitation au voyage ». Il nous montre d'autre part que tout le savoir (et même un savoir difficile) est accessible aux jeunes à la condition, toutefois, qu'ils puissent le réaliser

à travers un filtre de fantaisie, le reconstruire en tant que lutte, le revivre dans ses alternatives d'espoir et de désespoir, le conquérir comme une victoire. Ce livre-là est donc vraiment intéressant qui permet cette expérience, cette exploration dramatique et aventureuse, qui, en d'autres mots, apprend à l'adolescent à devenir un homme mais sans jamais oublier que c'est à un enfant qu'il s'adresse.

III. — La bibliothèque pour les enfants

Après avoir analysé les données psychologiques du problème, il nous reste à examiner son aspect pratique, c'est-à-dire l'organisation et le fonctionnement de la bibliothèque pour les jeunes.

Tout d'abord il faut prendre soin de choisir les livres, non seulement d'après les indications de tel ou tel catalogue, mais surtout d'après les intérêts multiples des enfants, car une bibliothèque n'atteint son but que dans la mesure où elle répond à autant d'appels possibles de l'imagination et du cœur. Nous avons demandé aux enfants *de nous signaler le genre de lecture qu'ils préféraient.* D'après leurs réponses, une bibliothèque comptant 100 volumes devrait être composée comme suit :

voyages et aventures réelles ou imaginaires	18 volumes
découvertes	17 volumes
sport	15 volumes
biographies et romans	13 volumes
inventions techniques, moteurs, avions	10 volumes
histoires d'animaux	7 volumes
histoire suisse	6 volumes
légendes et folklore	5 volumes
fables	4 volumes
brefs récits	3 volumes
jeux, théâtre, saynètes, travaux manuels	2 volumes

Bien sûr, il ne s'agit pas d'une répartition définitive, ayant une valeur absolue et constante: toutefois elle nous fournit des renseignements utiles et fort intéressants.

Notre bibliothèque est prête : elle offre aux enfants des livres qui ont été écrits pour eux, à leur mesure, dans une langue qui est celle de leur âge et de leur inexpérience. Gare à celui qui croirait sa tâche accomplie ! Car si notre point de départ est le livre pour les enfants, notre point d'arrivée est le livre de l'adulte. Nous ne devons pas oublier que l'éducation n'a qu'un but : aider l'enfant à devenir un homme. C'est du reste ce qu'il veut, l'impératif catégorique de tout jeune être étant celui de grandir, de ne plus être un enfant. Or c'est garder l'adolescent dans le jardin clos de l'enfance, c'est l'empê-

cher de grandir, donc de vivre, que de l'obliger à chercher sa nourriture spirituelle dans des livres sur mesure, au moment où cette mesure n'est plus la sienne. Tous nos soins, en ce qui concerne les lectures, doivent avoir ce but : préparer petit à petit l'enfant, par la lecture des livres qui ont été écrits pour lui, à comprendre et à aimer la lecture tout court, à aller à la rencontre des œuvres qui jalonnent comme des phares le chemin de l'humanité. C'est un passage qui demande de la part du maître beaucoup de tact, de sensibilité et de psychologie, surtout lorsqu'il s'agit de présenter et d'initier les adolescents aux sciences et aux arts.

La vulgarisation scientifique

Il ne faut pas croire que l'enfant et le peuple, ayant la même sympathie pour les idées concrètes, simples et élémentaires, sont à même de comprendre les mêmes ouvrages de vulgarisation. La littérature populaire et la littérature enfantine ne coïncident jamais, les intérêts et les besoins d'un adulte, si peu cultivé qu'il soit, étant toujours différents des intérêts et des besoins d'un enfant, si intelligent qu'il soit. Il y a entre la culture de l'un et de l'autre des diversités et des degrés qui sont les degrés et les diversités de l'expérience. Il s'ensuit que toute œuvre de vulgarisation pour les enfants ne peut jamais être un abrégé du savoir de l'adulte, mais en quelque sorte le « roman de la science », c'est-à-dire la reconstruction vivante, dynamique, émouvante des luttes, des échecs et des victoires qui accompagnent tout effort humain. L'adulte comprend les choses dans la mesure où il les analyse par un effort de la raison ; l'enfant les comprend dans la mesure où il peut les imaginer. L'enfant qui se passionne au récit des expéditions donnant l'assaut à l'Everest, et qui ne trouve dans une brochure ou un journal que des détails techniques et scientifiques, se voit dans l'obligation, après quelques efforts inutiles, de quitter la lecture pour revenir au vieux Verne qui n'a su sonner qu'une cloche de l'âme des adolescents, celle du risque et de l'aventure, mais cette cloche il a su la sonner à toute volée... La vulgarisation n'est donc pas l'œuvre du spécialiste, mais du spécialiste doublé d'un éducateur qui connaît le chemin que la jeunesse parcourt pour arriver à la Vérité.

L'œuvre d'art présentée aux enfants

De même qu'il n'existe pas une science pour les adultes et une science pour les enfants, mais seulement deux façons différentes de s'approcher de la science, il n'existe pas un art pour les grands et un art pour les petits, mais seulement deux façons différentes de s'approcher de l'art. Il ne s'agit donc pas, vis-à-vis des chefs-d'œuvre de la littérature, de résoudre un problème d'ordre esthétique, mais tout simplement un problème d'ordre pratique : c'est-à-dire qu'il s'agit

de choisir dans tel ou tel livre (roman, poème, comédie, tragédie, épopée) les pages où la sensibilité et l'expérience de l'enfant peuvent se transposer. Il n'est même pas nécessaire de donner beaucoup d'explications ; il suffit de créer par quelques mots l'atmosphère indispensable et, surtout, de *bien lire* : les enfants sentiront se renouveler dans leur cœur l'enchantement éternel de l'art. Naturellement, les rencontres avec les grands poètes ne doivent jamais servir de prétexte à des exercices de grammaire et de vocabulaire, qui trouvent leur place ailleurs ; elles ne doivent pas être trop rapprochées ni trop prolongées, parce que les ailes des jeunes ne sont pas de force à soutenir un vol trop long ; au contraire, elles doivent être rares et solennelles et resplendir sur le cadran de la vie scolaire comme une pierre précieuse sertie dans une bague.

Il nous reste à dire un mot sur *le fonctionnement de la bibliothèque.* Nous nous bornons à souligner l'importance de l'ordre, de la distribution régulière, de la lecture préalable de chaque œuvre de la part du maître, de l'organisation en classe d'au moins une séance par semaine de « lecture silencieuse », pendant laquelle les enfants apprennent la technique de la consultation des textes. Il suffit de dire que l'école se doit d'établir des relations constantes, une sorte d'osmose spirituelle, entre son enseignement et les lectures individuelles, de façon à insérer les notions scolaires dans l'expérience et l'expérience dans les notions scolaires. Il suffit d'insister sur la nécessité d'ouvrir dans nos villes, à l'imitation de ce qu'on fait ailleurs, des salles de lecture confortables, bien pourvues, où la lecture individuelle est entourée de soins, de conseils, de respect et de silence. Sans doute, il ne nous sera jamais possible d'égaler les pays où les bibliothèques pour les enfants disposent de salles spacieuses, de petits jardins que les enfants mêmes cultivent, de salles aménagées pour l'audition des disques, de théâtre et de cinéma : toutefois il est de notre devoir de tout faire pour que la lecture, qui répond à un intérêt de l'adolescence, devienne une nécessité journalière, une source de joie, un moyen de satisfaire notre soif de vérité et de beauté.

FELICINA COLOMBO
Professeur de psychologie à l'Ecole normale de Locarno.